

## Bélanger et la langue, cinq ans après

Pierre-Hervé Lemieux

Numéro 8, novembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40507ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux, P.-H. (1977). Bélanger et la langue, cinq ans après. *Lettres québécoises*, (8), 49–50.

res syntaxiques, style en définitive du morcellement où les personnages, tout en décrivant les événements, les contestent simultanément dans une constante rumination intérieure. Car le réel qui apparaît sous leurs yeux se doit d'être nié. L'écriture de La Rocque est truffée de phrases type : « Me demande si... », « Serais bien étonné que... » etc...

Au propos manifeste se greffe un discours intérieur qui le sabote, une obsédante rumination qui, à la longue, peut devenir agaçante. Dans cette perspective, il est évident que l'écriture de La Rocque risque de tourner en rond et de se mordre la queue ! C'est d'ailleurs l'impression qui se dégage d'une relecture en file de ses romans. Heureusement que *Serge d'entre les morts* est venu briser le cycle des trois premiers romans. Ce dernier marque, comme le signale si bien le texte sur la page couverture de l'endos du volume, « une étape importante dans l'oeuvre de Gilbert La Rocque ».

Pourtant il ne diffère guère des autres. Nous sommes encore plongés dans le monde des odeurs. Le narrateur, flairant comme un chien de chasse, nous oblige à le suivre dans toutes les pièces de la maison qu'il habite. Il nous fait humer le parfum doux et chaud de sa mère mais aussi l'odeur persistante de sa grand-mère confinée dans sa chambre depuis la mort subite de Piphane son mari, se décomposant elle-même lentement, mourant sans être morte puis finalement s'éteignant dans « ce grand tombeau familial » qu'est la maison construite par Piphane juste avant sa mort. Car le héros orphelin de père (tué dans un terrible accident d'automobile) est venu s'associer dans cette maison à Colette sa cousine,

elle-même orpheline de mère (morte quelque temps après son accouchement) avec le résultat que le remariage de sa mère avec le père de Colette ont fait de cette dernière à la fois sa cousine et sa demi-soeur.

Ici l'amour et la mort se côtoient. Le héros circule de la chambre de sa grand-mère à celle de Colette faisant l'amour avec une fille dans celle de la vieille puis étant pris en flagrant délit de masturbation et voyeurisme dans la garde-robe de la chambre de Colette où il s'était réfugié pour l'observer, baignant comme un bienheureux dans les robes parfumées de sa cousine.

Amoureux fou de sa soeur-cousine, c'est à la trace qu'il la suit, jalouxant son futur mari, traumatisé par leur mariage, imaginant les plaisirs qu'ils se donnent tout en souffrant mortellement d'être exclu de son univers.

C'est dans cette atmosphère trouble que se déroule le roman mais ce qui lui procure son intérêt c'est moins la trame que le contenu qui l'organise. Pour la première fois une certaine tendresse diffuse se dégage du texte lui donnant de la sorte une dimension qui renouvelle l'écriture de La Rocque. Bien sûr l'interdit pèse sur Colette. Bien sûr « le sexe reste toujours le cousin de la mort ». Mais on se surprend tout de même à penser qu'Iseut était, elle aussi, mariée au roi Marc et que son amour pour Tristan était lui aussi lié à la mort...

Colette, contrairement à Iseut, n'aime pas Serge. Ce n'est pas l'épée qui les sépare mais un fossé. Cela ne m'empêche pas de penser que Gilbert La Rocque a écrit, à sa façon, son premier roman d'amour...

André Vanasse

## Porte ouverte

# Bélanger et la langue, cinq ans après

Pierre-Hervé Lemieux

Bien sûr, ce ne sont pas les *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey qui ont changé la mentalité de la ville de Québec en 1934. Cette mentalité a changé quand les conditions de mutation collective ont enfin été réunies durant les années '60, soit une trentaine d'années après le roman visionnaire. Pareillement, ce n'est pas le *Refus global* de Borduas (1948) qui à lui seul aurait inspiré un nouvel esprit à l'intelligentsia « libérale » des années '50.

L'esprit nouveau, déjà diffus, n'a pas été l'effet ni l'oeuvre du seul Borduas, mais c'est lui qui en a donné l'expression théorique la plus incisive. De même, ce ne sont évidemment pas les *Insolences* de Jean-Paul Desbiens qui auraient causé la Révolution tranquille. Elles ont seulement donné une forme personnelle et un élan vigoureux à un goût collectif de liberté et à un désir de changement culturel ou linguistique.

Ainsi en va-t-il pour le *Place à l'homme* de Henri Bélanger, paru d'abord sous la forme d'un très long article dans les *Écrits du Canada français* (vol. 26) en 1969, puis augmenté et publié sous la forme d'un volume chez HMH en 1972, avec l'ajout d'un sous-titre bien frappé : « éloge du français québécois ». Cet ouvrage, comme les autres dont on a parlé plus haut, a été à la fois participant actif, reflet attentif et expression combative dans le vaste mouvement de resaisissement culturel qui, depuis l'ambiguïté de la littérature jouale de *Parti pris* en 1965, a tenté de surmonter la vague de pessimisme linguistique véhiculé entre autres par les *Insolences*, par le « lousy French » de Pierre Trudeau et par la bande de dictionnaires négateurs de l'époque (exception faite du Belisle). *Le Joul de Troie* qui a suivi *Place à l'homme* en 1973 n'a fait que souligner son importance.

Quel genre de livre est-ce, ce *Place à l'homme* de Bélanger ? Il n'est pas difficile à caractériser. Il appartient évidemment au genre de l'essai, lequel oscille constamment entre la logique rigoureuse et le style paqueté d'affects (voir B. Lonergan, *Method in Theology*, 1973, p. 72). Anciennement, on appelait cela de la « rhétorique », sans la nuance péjorative qu'on lui accole aujourd'hui. Blaise Pascal, avec ses *Provinciales* et ses *Pensées*, en a fourni des exemples célèbres. Le livre de Bélanger se distingue cependant de ce genre classique en autant qu'il appartient à l'époque moderne, c.-à-d. qu'il peut profiter des modifications apportées au genre par les sciences humaines et qu'il utilise à plein les retombées post-scientifiques et post-érudites du milieu du vingtième siècle. Il illustre ainsi une différenciation nécessaire de la conscience connaissante actuelle (Lonergan, *ibid.*, p. 305). Un tel ouvrage n'aurait pu paraître il y a trente ans, car le problème qu'il élucide ne se posait pas, et les ressources érudites nécessaires pour le résoudre n'étaient pas disponibles.

Le livre de Bélanger provoque souvent chez les lecteurs un intense sentiment de libération. C'est la marque certaine de l'authenticité. Quand un livre rejoint ainsi le fond de l'homme, qu'il le ravit et l'emporte, on n'a pas à chercher ailleurs d'autres critères de vérité générale. Pascal n'a-t-il pas dit que le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ?

Un lecteur ne se nourrit pas que de raisons de tête. Dans les sciences naturelles, on peut se satisfaire de la rigueur, de la cohérence et de la logique d'une hypothèse vérifiée. Dans les sciences humaines, la précision des données, la clarté de l'ordonnance intelligible et l'authenticité intellectuelle suffisent. Mais on ne laisse pas aux sciences seules la discussion des choses qui touchent le sens même de la vie humaine et qui alors intéressent passionnément tous les hommes, même l'homme de science, qui n'a pas que la personnalité de sa spécialité, qui se meut lui aussi dans l'univers du sens commun, là où l'on vit et l'on meurt, où l'on aime et l'on hait, où l'on s'indigne et l'on se bat. C'est pourquoi l'essai, dans sa forme moderne, reste une nourriture indispensable et rejoint toujours un vaste public. Pensons au *Choc du futur* d'Alvin Toffler. L'essai moderne est en somme le pendant actuel de l'essai classique où s'appliquait l'an-

cienne rhétorique. À la force du raisonnement et à la masse de l'information érudite se mêle intimement la gamme des émotions les plus variées : l'indignation et l'emportement, l'ironie et la caricature, la passion et la véhémence de l'attachement aux valeurs collectives les plus profondes. Vous trouvez tout cela chez Bélanger, qui opère ainsi la fusion concrète de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse.

Quant à son contenu, le livre de Bélanger se ramène à une seule visée : démontrer le particularisme inévitable de la langue d'ici, laquelle n'est pas et ne peut être un quelconque français international, chose aussi inexistante que « l'homme en général ». Bélanger en établit longuement la preuve suffisante. Les linguistes universitaires la connaissaient depuis longtemps, car c'est leur spécialité. Mais c'est une tout autre spécialité que de la communiquer au monde, et c'est pourquoi l'ouvrage de Bélanger trouve sa place légitime.

Une langue, comme la culture qu'elle exprime et crée, ne peut être une chose neutre, comme l'est l'arithmétique, ce langage des chiffres. Une langue neutre, supranationale, serait dépourvue d'humanité concrète et d'affectivité vibrante, dépourvue de tout sens des valeurs incarnées, dépourvue de poétique. La langue n'est pas un code abstrait et technique. Chaque mot baigne dans le climat affectif que lui confère le milieu familial et puis social. Chaque mot porte la marque des liens géographiques et des relations avec les peuples environnants. Le mot a ses racines. Il n'est pas quelque ballon flottant dans l'air. Ceux qui aspirent à un superstrat international supposément « correct » et qui tentent d'extirper leur substrat québécois, se trouvent à vouloir sauter à pieds joints par-dessus la texture psycho-affective et sociale de la langue, tentative dont chacun peut vérifier l'impossibilité en soi-même par une introspection élémentaire.

Quand Bélanger écrivait son *Place à l'homme*, dans les années '60, on était à l'époque des dictionnaires négatifs et extirpateurs, mode dont l'origine remontait à la mentalité du 19<sup>e</sup> siècle, — voir là-dessus l'article d'Adrien Thério dans *Livres et Auteurs Canadiens* 1968, p. 7-8. Le mythe du français international occultait notre identité linguistique. Bélanger avec d'autres, a travaillé à faire pêter cette baloune colonialiste et à nous ramener l'esprit aux produits de cette terre qui est la nôtre. Quand paraîtra, dans les années '80, *Le Trésor de la langue française au Québec*, de Marcel Juneau, nous serons certainement revenus de notre aliénation linguistique, et les esprits qui applaudissent actuellement devant la loi 101 sur la langue française seront sans doute prêts à passer à la seconde étape et à exiger une éventuelle loi 102 sur un français vraiment québécois et donc devenu très « correct ». C'est alors que, par cette normalisation officielle, s'amenuisera, du moins en partie, la folle distance actuelle entre la parole vécue et la langue écrite.

Pierre-Hervé Lemieux